



Cahiers d'études africaines

193-194 | 2009
Tourismes

Les scènes de la danse. Entre espace touristique et politique chez les Peuls woDaaBe du Niger

Dancing Stages. Between the Touristic and Political Spaces Among WoDaaBe Fulani of Niger

Mahalia Lassibille



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18729>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.18729](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18729)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 309-335

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Mahalia Lassibille, « Les scènes de la danse. Entre espace touristique et politique chez les Peuls woDaaBe du Niger », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18729> ; DOI : [10.4000/etudesafriaines.18729](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18729)

Mahalia Lassibille

Les scènes de la danse

Entre espace touristique et politique
chez les Peuls woDaaBe du Niger

L'engouement des sociétés du Nord pour l'Afrique a trouvé dans le tourisme culturel un de ses moyens d'expression privilégié que l'Unesco (2003) a remarqué et tend à soutenir. Cette organisation a d'ailleurs lancé en Algérie, Égypte, Libye, Mauritanie, Tunisie mais aussi au Mali, Maroc, Soudan, Tchad, et Niger le projet intitulé « Le Sahara, des cultures et des peuples ». Elle envisage d'intégrer le tourisme comme activité de développement économique de ces pays et comme moyen de sauvegarde et de valorisation de leur patrimoine naturel et culturel.

Dans cette perspective, les danses africaines forment un ressort non négligeable. Objet de fascination pour les Occidentaux, décrites par les voyageurs et les ethnologues, elles apparaissent régulièrement dans nos médias où elles sont dépeintes comme autant de gestes ancestraux. Les guides de voyage et les agences touristiques font ainsi la promotion de certaines destinations en louant des danses réputées pour leur beauté et leur « authenticité » : danses masquées des Dogons du Mali, danses guerrières des Zulus d'Afrique du Sud ou des Massaïs de Kenya/Tanzanie, danses de séduction des WoDaaBe du Niger... Elles donnent lieu à des circuits touristiques qui se sont quelquefois superposés aux missions ethnologiques.

Or, si ce phénomène peut être exploré par macro-analyse, c'est plutôt une micro-anthropologie qui sera menée ici. En plus de révéler la complexité des processus à l'œuvre dans la mise en tourisme des danses, elle permet de considérer les points de vue des différents acteurs qui y prennent part et de saisir les interactions qui s'opèrent entre eux comme le dénotent les enquêtes menées chez les Peuls woDaaBe du Niger.

Le Niger a pendant longtemps connu un faible développement touristique de par une forte insécurité liée à la rébellion touarègue et au banditisme armé, et à un manque d'infrastructure. Je ne rencontrais, lors de mes premiers terrains chez les WoDaaBe au début des années 1990, que quelques touristes de passage. Par la suite, de plus en plus de touristes arrivèrent aux fêtes locales, notamment à la « Cure Salée » d'Ingall, grand rassemblement des pasteurs qui fut intégré au circuit touristique par le gouvernement en

1998. Or, en 2003, les WoDaaBe ont pris la décision de ne plus y participer. Ils estiment en effet n'en retirer aucun bénéfice alors que les touristes viennent principalement voir leurs danses. Ils organisent depuis « l'Assemblée générale des Peuls wodaabe du Niger ». En 2006, je me suis rendue à ce nouveau rassemblement où les danses semblent constituer, en tant que pôle d'attraction touristique, un enjeu considérable pour le groupe. Mais tandis que mes questionnements de départ se centraient sur les WoDaaBe, je me suis trouvée au cœur d'interrelations avec plusieurs voyageurs. Ceux-ci venaient discuter et poser des questions à « l'anthropologue » ainsi que j'étais identifiée. En plus de la triangulation qui s'opérait entre eux, les WoDaaBe et moi, je constatais que, sous la figure unitaire du touriste, se profilait une grande variété de situations qu'il me fallait analyser.

Pour cela, j'ai mené une enquête *in situ*, concentrée sur le lieu de l'Assemblée, mais aussi hors de ce cadre auprès des WoDaaBe ainsi que des voyageurs qui m'avaient laissé leurs coordonnées. Cette recherche s'étendit alors sur plusieurs pays, France, Belgique et Niger essentiellement, et usa de tous les moyens de communication possible, téléphone, messagerie instantanée, courriels. Ces différents modes d'entretiens, s'ils impliquent des biais à prendre en compte, eurent finalement l'avantage d'aisément glisser vers un mode conversationnel qui produisit des propos singuliers. De plus, ils me permettaient de multiplier les interlocuteurs, et subséquentment de mettre en lumière la diversité de leurs profils et de saisir le phénomène de réseaux qui se dessinait et se trouvait être au cœur de mon travail. Cette enquête « multi-située » (Appadurai 2005) reflète les caractéristiques d'un terrain globalisé et du phénomène touristique étudié, et fut indispensable pour répondre aux questions qui se posaient : par quels processus des acteurs si différents sont-ils arrivés en ce même lieu, dans la brousse nigérienne ? À quels agencements entre touristes, WoDaaBe et autorités du Niger le déroulement de l'Assemblée donne-t-il lieu ? En quoi la danse forme-t-elle le nœud central du dispositif, entre espace touristique et politique ?

De la globalisation à la localisation : un tourisme en réseau

Après que les WoDaaBe m'aient plusieurs fois parlé de leur « Assemblée générale » qui semblait revêtir une grande importance pour eux, je reçus en 2006 un courriel du collectif Djingo qui regroupe les associations woDaaBe du Niger. Il m'annonçait la réalisation de la troisième édition de l'Assemblée, à Azanghafa dans la région de Tchintabaraden. Était joint un programme mentionnant les allocutions, réunions et danses qui allaient s'y dérouler, et le bureau exécutif de l'événement avec pour organisateur le président de l'association Kaourital.

Il y avait dans cette seule « entrée en terrain » toutes les caractéristiques et les difficultés de l'enquête qui s'ouvrait : un contexte mondialisé qui conduit les WoDaaBe à user d'Internet pour informer des Occidentaux dont

je faisais partie et dont certains, comme moi, allaient prendre le chemin de l'Assemblée ; un fonctionnement en réseau à l'image d'un *listing mail* dont les connexions et les hors-ligne formaient un pan aussi mobile qu'insaisissable ; un ancrage local, dans une contrée aux échos lointains, dont les tenants et les aboutissants woDaaBe restaient à préciser. Il y avait autant de questions que de points mentionnés, et les éléments de réponse se sont révélés parfois ardues à démêler et à écrire de par leur composante fortement interactive et leur caractère déconcertant.

Quand les WoDaaBe décident d'« un forum social et culturel » : histoire d'une cofondation

« J'ai rencontré Doutchi dans les rues de Paris, il sortait d'une boutique. Je connaissais déjà les WoDaaBe, j'avais rencontré Doula. Du coup, on a discuté. Il m'a expliqué l'idée qu'il avait, d'une assemblée des présidents d'associations au départ. J'ai trouvé que son idée était bonne. Après, je suis revenue au Niger et j'ai vu que Doula écrivait avec d'autres WoDaaBe une lettre aux présidents d'associations pour dire de ne plus aller à la cure salée. Je lui ai alors parlé de l'idée de Doutchi, que c'était bête qu'il le fasse tout seul. Je leur ai dit de rentrer en contact. Ils ont organisé la première Assemblée » (Sandrine¹, 2006, Assemblée générale des Peuls woDaaBe).

L'idée et la mise en place de l'Assemblée sont tout d'abord le fait de jeunes WoDaaBe, présidents d'associations au Niger. Ce dispositif associatif, initié principalement par la possibilité de danser dans des festivals et de vendre des bijoux en Europe, États-Unis et Canada, est particulièrement stratégique. En tant que cadre juridique, il permet aux WoDaaBe de mener des activités dans les pays du Nord. Face à des conditions de plus en plus difficiles pour des pasteurs nomades, ils ont dû trouver de nouveaux équilibres économiques et des ressources alternatives aux seuls troupeaux. Les débouchés touristiques et les ventes de bijoux et de danses furent alors utiles. Ce cadre associatif permet également aux WoDaaBe de monter et de présenter des dossiers afin d'obtenir des aides (puits, écoles, dispensaires...). Ils ont enfin, expliquent-ils, un statut pour faire connaître leur culture et porter leurs revendications auprès des autorités nigériennes et à l'étranger.

Or, d'une association au départ, elles se sont multipliées pour atteindre le nombre de dix-neuf en 2006. Chacune regroupe un lignage, plus exactement une partie de lignage vivant dans une région du Niger. Outre la volonté de faire bénéficier son groupe des projets réalisés sans oublier des luttes de pouvoir, cette division correspond à un fonctionnement lignager structurant dans la société des WoDaaBe. Cette situation explique l'éparpillement

1. Présente à toutes les Assemblées jusqu'en 2006, Sandrine (30 ans, journaliste) a notamment réalisé un documentaire sur l'édition 2004 (FRANCE 2006). Elle participait au projet Lissal de coopération féminine woDaaBe, <<http://wodaabe.unblog.fr/>>.

sous-jacent au récit de Sandrine entre Doutchi (du lignage des Bii Korony'en du nord d'Ingall, président de l'association des Éleveurs du Ténéré) et Doula (Bii Nga'en du nord d'Agadez, président de l'association Baraka). Elle explique aussi l'idée du rassemblement qui fut, avec l'enjeu touristique, un des tremplins initiaux de l'Assemblée, et éclaire un premier pan de sa cofondation, celui entre WoDaaBe. Sous l'impulsion de Doutchi et Doula, les dirigeants des associations se sont réunis, ce qui s'institutionnalisa avec le collectif Djingo. Ils ont décidé de l'Assemblée, se sont répartis les rôles (un bureau exécutif avec une direction tournante entre associations) et les financements (chaque association donne sa contribution).

La part active des WoDaaBe est sur ce plan centrale : non seulement ils sont auteurs des stratégies qu'ils élaborent et dans lesquelles leurs associations forment un élément moteur, mais ils ont eu l'initiative de l'Assemblée. Ils ont à son sujet des actions et des discours précis. Le contexte international dans lequel ils évoluent fait l'objet d'une réappropriation et de réaménagements locaux. Ainsi, les destinataires de l'Assemblée ne sont pas seulement les touristes mais les WoDaaBe eux-mêmes.

Cependant, la dynamique est plus complexe et interactive. Ces responsables d'associations viennent régulièrement dans les pays du Nord depuis les années 1990. Et ce fut principalement via des relations nouées au Niger et les circulations d'Occidentaux entre les continents que les WoDaaBe sont arrivés ici, à l'image de Doutchi : invité par une Française rencontrée à la « Cure Salée », il a commencé en 2003 à vendre des objets artisanaux en France, Belgique, Italie, Allemagne... Ces relations se déroulent dans des va-et-vient entre WoDaaBe et Européens qui les accueillent et recherchent des débouchés pour leurs productions. Ces derniers se révèlent être des interlocuteurs à part entière. La venue des WoDaaBe est également l'occasion de nouer contact avec d'autres Européens comme ce fut le cas entre Doutchi et Sandrine, et de développer un réseau de personnes qui les hébergent, les aident et peuvent intervenir dans des projets locaux. S'opère au cours de ces déplacements une combinaison étroite entre acteurs africains et occidentaux qui n'est pas sans lien avec la mise en place de l'Assemblée.

En effet, les touristes qui sont allés au Niger et les personnes rencontrées dans les pays du Nord ont été décisifs dans la prise de conscience des WoDaaBe, générée tant par les références apportées que par la valorisation du regard posé. Doula Mokao mentionne par exemple que ce sont des amis français qui ont attiré son attention sur la nécessité pour les WoDaaBe de régulariser leurs droits de territoire et d'accès à l'eau. Leurs interlocuteurs occidentaux ont de même contribué à l'acquisition d'outils de revendication. Doula a ainsi participé à des conférences indigènes en Suède (1992, 1994) et fut invité, en 1998 par une Brésilienne, à rencontrer des chefs de tribus indiens pour aborder les problèmes des peuples autochtones. Les notions de « droits indigènes », de « commerce équitable » et de « tourisme solidaire » ont été largement acquises lors de ces interactions. Certaines se retrouvent dans le projet de l'Assemblée, dans son positionnement et ses références.

De plus, ces interlocuteurs apportent une aide matérielle dans l'organisation du rassemblement par leurs conseils, l'accompagnement dans le montage de dossiers, un soutien logistique et la diffusion d'informations. Le courriel d'invitation des WoDaaBe mentionne d'ailleurs que toute contribution est bienvenue, et ajoute « n'hésitez pas à nous tenir informé si vous connaissez une structure ou une bonne volonté qui pourra aider à sa réalisation. Nous demeurons attentifs à vos suggestions ». Les WoDaaBe encouragent des actions participatives et sollicitent leurs relations.

Car les acteurs occidentaux occupent une place considérable par la mise en réseau qu'ils permettent à un niveau international² mais aussi entre WoDaaBe d'associations différentes. Sandrine a été une actrice charnière par la relation qu'elle a suscitée entre Douchi et Doula. De par leur position internationale, les Occidentaux ont un rôle d'intermédiaire local selon la logique non plus additive mais combinatoire du réseau (Mercklé 2004 : 9) qui tend à se profiler. Le réseau, en tant que maillage d'interconnaissances et d'interdépendances, commence lorsqu'« il y a une liaison entre les liens eux-mêmes, ce qui a pour conséquence que ce qui arrive [...] entre une paire de "nœuds" ne peut manquer d'affecter ce qui arrive entre une paire adjacente »³. C'est dans ce cadre d'analyse que l'on peut donner toute leur dimension aux relations entre WoDaaBe et Occidentaux.

De rencontre en rencontre, la création de l'Assemblée se révèle foncièrement interactive et imbriquée tout en étant profondément identitaire pour les WoDaaBe. Dans cette initiative qui associe forum social et tourisme culturel, les Occidentaux ne sont pas réduits à des spectateurs auxquels cette Assemblée serait destinée. Comme interlocuteurs, ils en sont les co-acteurs en participant de façon directe ou non, volontaire ou involontaire, à sa fondation. Ils participent des interconnexions opérées, notamment au sein de la trame associative et lignagère qui constitue un des premiers axes du réseau, mais aussi des disjonctions instaurées.

Une dynamique d'opposition : la critique de la « Cure Salée »

La « Cure Salée » est devenue un centre d'attraction touristique au Niger. Plusieurs voyagistes spécialisés proposent des circuits incluant « les grandes fêtes des peuples du désert » à des amateurs d'aventures et de vacances hors des sentiers battus. Ils jouent avec un imaginaire saharien porteur (Cauvin Verner 2007) et promeuvent des critères chers au tourisme culturel : la rencontre avec l'autre, la découverte de pratiques différentes... Les

2. Issus de différents pays d'Europe et d'Amérique, ils informent et mobilisent diverses personnes et institutions ressources qui pourront interagir avec les WoDaaBe, et diffuser à leur tour les informations. De connexion en connexion, l'information se globalise.

3. Nadel (1957), cité par DEGENNE & FORSÉ (1994 : 72).

agences insistent sur les relations directes nouées avec les « dernières populations nomades » et sur l'éclat et l'authenticité de leurs fêtes. La « Cure Salée » fut ainsi intégrée au circuit touristique et encadrée par le gouvernement nigérien qui en fixe les dates et lieux afin de permettre un accès plus facile.

Les danses woDaaBe constituent également un intérêt majeur de la fête, ce que les Peuls ont petit à petit mesuré. Les agences les vantent ; les touristes demandent à voir leurs danses qui les fascinent pour leur beauté, la finesse des parures et l'élection du plus beau danseur ; les WoDaaBe sont abondamment filmés et photographiés. Néanmoins, alors que le gouvernement envoie des aides et que l'arrivée de touristes constitue un apport financier, les WoDaaBe expliquent ne recevoir aucune compensation. Au contraire, ils doivent payer leur transport, leur nourriture, trouver à se loger : « On ne gagne que la fatigue » (Ibi). Ils critiquent les autorités de ne pas s'intéresser à leurs difficultés et les Touaregs d'avoir la mainmise sur la fête selon une rivalité ancienne entre les deux groupes. C'est donc une question financière, de reconnaissance et de pouvoir qui se pose quand le tourisme culturel devient un enjeu économique croissant. Ainsi, après l'édition 2003 qui connut un grand flux touristique, les WoDaaBe décidèrent, sur proposition des associations, de *boycotter* la « Cure Salée ». « Celui qui est venu en 2004 à In-Gall pour voir danser les Wodaabé est venu pour rien. Un petit groupe veut bien faire entendre des chants traditionnels sur le podium officiel, mais ils se produisent en habits de tous les jours [...] Touristes mécontents » (Thiry 2006 : 18).

Or non seulement les WoDaaBe ont décidé leur retrait de la « Cure Salée », mais ils organisent leur Assemblée de façon parallèle telle une « réunion alternative » (Doula). L'établissement de ses dates est révélateur de cet objectif : ils la programment simultanément, ce qui entraîne les reproches de la part des Touaregs qui y voient une rupture illégitime de « la tradition » et un lieu de concurrence. L'Assemblée forme à la fois un mouvement d'opposition et d'affirmation économique, politique et identitaire, à analyser en interaction avec les touristes, les autorités et les Touaregs. Le problème est alors pour les organisateurs d'y drainer les acteurs espérés.

Vers l'Assemblée générale via le canal touristique

« Marie : Bruxelloise, accueille Ali et fait des ventes de bijoux, tient le dispensaire à l'Assemblée. Pascal : dentiste à Niamey, dispensaire. Le groupe de Belges : cadres qui ont un projet de forage avec Ortoudo. Jean-Pierre : Français, a connu l'ONG Aourinde au festival de Montignac. Sandrine : a rencontré Doula et Doutchi, documentariste sur l'Assemblée. Thomas : documentariste, m'a contactée pour approcher les WoDaaBe. Carol (américaine), Bjorn (suédois) : photographe et anthropologue, ont divers projets. Iez : Anversoise, a écrit un article sur "la prise de conscience des WoDaaBe", lien avec Doula. Gilles : photographe, a vu un reportage à la télé. Des touristes de passage français, italiens, espagnols, allemands, américains, hollandais, japonais » (journal de bord, Assemblée 2006).

Au fur et à mesure de mon terrain, je me demandais comment des personnes si différentes avaient entrepris ce voyage jusqu'au fin fond du Niger pour se retrouver à l'Assemblée des WoDaaBe.

C'est tout d'abord la venue des touristes de passage qui peut être retracée. Ils sont arrivés par le biais d'agences de voyage et de guides accompagnateurs qui les ont conduits à ce rassemblement où ils peuvent assister aux danses woDaaBe qu'ils recherchent et apprécient. Car les organisateurs de l'Assemblée ont pris soin d'informer agences et guides de la tenue de leur nouvelle réunion en indiquant le programme et les tarifs appliqués (150 000 FCFA par agence en 2006). Les organisateurs woDaaBe utilisent ainsi une première chaîne de transmission avec comme supports les danses, et comme intermédiaires les agences et les guides avec leurs ressources informationnelles et les sites Internet qu'ils alimentent. Ils peuvent par ce biais atteindre et charrier jusqu'à eux un ensemble de touristes avec lesquels ils n'ont pas de liens directs si ce n'est au moment de l'Assemblée. Ce mouvement fonctionne à partir du moment où ce rassemblement se trouve à la croisée de plusieurs intérêts, lieu de découverte pour les voyageurs, débouché pour les agences, atout touristique pour les WoDaaBe.

Néanmoins, ce n'est pas la seule chaîne investie. Aux journalistes, photographes et documentaristes qui se sont connectés à la fête pour des raisons professionnelles, et au site Internet du collectif qui informe les voyageurs ne passant pas par une agence, s'ajoutent des Occidentaux venus sur invitation des WoDaaBe et ce sont leurs trajectoires qu'il s'agit également de définir.

« — Mon parcours, qui a fait que je me suis retrouvée là... C'était en 2001. J'ai fait un voyage où j'ai rendu visite à un cousin en poste à Niamey. Ali était le gardien de la maison. Cette année-là, il a émis l'envie de voyager en Europe pour vendre des bijoux et c'est comme ça que je lui ai offert de venir à la maison. Depuis, il vient tous les ans.

— C'est le seul à venir ?

— Il y a tout un réseau. Il y a Ortoudo (beau-frère d'Ali) qui vient régulièrement et qui a des accointances avec Bernard.

— Il y a donc d'autres choses qui se sont greffées au fur et à mesure ?

— Il y a beaucoup de choses. Il y a le projet de Bernard avec la famille d'Ortoudo... il y a Ali et ma famille. Comment dire... Là, il y a toute une histoire familiale. Ma cousine avait fait aussi un voyage au Niger. Elle y est allée avec ses deux enfants. Il y a eu un accident dramatique dans la famille, Jonathan est décédé... Et cet adolescent avait été très sensibilisé à la situation des WoDaaBe, il en avait parlé dans son école. Et à son décès, un peu en mémoire de lui, il y a eu une grande collecte de fonds pour cette école (au Niger). Depuis, ma cousine, ma famille soutient l'école de Tékinawa⁴. C'est une histoire familiale... C'est très affectif [...].

— C'est donc par le biais d'Ali que tu es arrivée à l'Assemblée ? À sa demande ?

4. Il s'agit du projet scolaire « L'école de Jonathan », <http://www.jonathan-school.com/>.

— On ne va pas dire “demande”. Ce sont les liens et l’attachement qu’il y a maintenant entre nous, le fait qu’il vienne ici, donc tu vois, c’est un attachement quasi familial, et puis le fait que mes enfants soient allés là-bas voir la famille... C’est une rencontre » (Marie, 2007, entretien téléphonique).

Loin d’un récit aux paysages exotiques, c’est une histoire très chargée émotionnellement, un parcours de vie qui est relaté et qui s’est construit à partir d’une rencontre avec un BoDaaDo (singulier de WoDaaBe) pendant un voyage au Niger. Ce sont des liens puissants et à long terme qui sont exprimés dès lors que cette rencontre s’insère dans un ensemble de processus interactifs. Elle donna tout d’abord lieu à une multiplication de voyages entre le Niger et les pays du Nord, de visites et de retrouvailles : les WoDaaBe viennent régulièrement chez leurs hôtes tandis que ceux-ci retournent au Niger, accueillis dans les campements woDaaBe. Ces voyages s’accompagnent de membres de la famille et d’amis. Un tissu relationnel plus large s’établit au fur et à mesure des contacts, un cercle d’interconnaissances dont les relations se combinent et se renforcent. Ces micro-histoires ont souvent donné lieu à l’élaboration de projets d’aide aux WoDaaBe et d’associations montées autour d’une association boDaaDo et même d’une famille⁵. Les liens sont ainsi décrits en termes familiaux, ce qui en manifeste l’importance pour les acteurs et fait écho au fonctionnement des WoDaaBe, famille d’Ali et famille d’Ortoudo. Ce système est intégré par les Occidentaux.

Les histoires individuelles, qui découlent d’un contexte touristique mais aussi professionnel, ont abouti à des invitations à l’Assemblée. Les WoDaaBe concernés l’expliquent par l’importance de ce rassemblement pour eux et par la place de ces personnes dans leurs projets. D’autant que le nombre de « Blancs » qui se joindra à l’Assemblée donnera du poids et de la visibilité à l’événement. Enfin, les invitations se font plus appuyées lorsque la famille est organisatrice en raison des liens tissés et parce que cette venue participera à sa propre renommée, plusieurs enjeux se superposant. Chaque branche de WoDaaBe, chaque association, chaque BoDaaDo sollicite alors un réseau de connaissances occidentales nouées au Niger et lors de leurs voyages afin de venir à l’Assemblée, réseau dont je faisais moi-même partie. Nous arrivions avec des groupes différents et selon des parcours personnels divers. Et ce maillage ne s’arrêta pas là puisque certains d’entre nous avaient à leur tour invité d’autres personnes.

Ainsi, ce qui amena les Occidentaux à traverser le Niger jusqu’à l’Assemblée, c’est la force du réseau. Si l’imaginaire touristique forme un

5. De même, Bernard fit un voyage touristique au Niger en 2004 lors d’une sécheresse combinée à une invasion de criquets. Guidé par Ortoudo, il trouva qu’il y avait « un devoir moral à essayer d’aider ces gens ». Il a fondé l’association Azawagh qui œuvre sur les lieux de localisation de la famille d’Ortoudo, <<http://www.azawagh.be/>>.

moteur considérable du voyage (Amirou 2000), c'est la dynamique relationnelle qui peut être son paramètre ultime. Ce deuxième axe d'analyse présente l'intérêt de renforcer l'étude du phénomène touristique comme une interaction (Picard & Michaud 2001 : 8). D'autant que la relation créée ne se limite pas toujours à un contact ponctuel avec un étranger de passage. Dans certains cas, elle débouche sur un rapport durable qui a des répercussions considérables pour les WoDaaBe et les Occidentaux. Car ces interactions sont à considérer dans l'ensemble de celles qu'elles impliquent. En plus des effets retour sur chaque groupe, elles doivent être réinsérées dans la multiplicité des liens entre WoDaaBe et Occidentaux et dans la pluralité des situations.

Dès lors, la figure unique du touriste éclate. Mettre en regard un réseau et des histoires individuelles permet de dépasser l'appréhension du tourisme culturel comme une catégorie homogène pour l'envisager comme un ensemble de processus interactionnels à décliner dans le temps. L'imaginaire devient un paramètre composite et interactif du réseau, et mêle des images esthétiques, familiales, ethniques que les acteurs négocient au fur et à mesure de leur parcours.

Néanmoins, ces interactions touristiques ne prennent tout leur sens que placées en relation avec celles établies localement, dans le cas de l'Assemblée avec les Touaregs, les autorités nigériennes et l'ensemble des WoDaaBe. Les organisateurs ont en effet lancé des invitations auprès des autorités politiques nationales, régionales et locales, woDaaBe et non woDaaBe, dont la participation au rassemblement est également importante. Ce n'est qu'à cette condition que la présence occidentale prend toute sa place ; ce n'est que dans cet ensemble interactionnel que le tourisme culturel devient un levier. S'il s'agit pour les WoDaaBe de faire venir les touristes à eux, c'est également par ce biais touristique qu'ils cherchent à « porter leur voix » (Doutchi) auprès des autorités nigériennes.

Au cœur du phénomène de mondialisation où le tourisme culturel s'insère et auquel lui-même participe, s'opère ainsi une forte relocalisation. Le canal touristique, par la puissance du réseau qu'il comprend et l'importance des enjeux qu'il concentre, induit ce mouvement qui se cristallise pour les WoDaaBe dans l'Assemblée générale. Deux points le confortent : l'ancrage de l'événement au Niger, et son insertion dans des questions économiques, politiques et identitaires locales. Le rôle des WoDaaBe s'y avère capital. À l'initiative du projet, ils ont sollicité leurs connaissances, organisé le rassemblement, engagé les réseaux par lesquels les différents protagonistes sont arrivés au rassemblement. Cependant, une fois les WoDaaBe, les « touristes » et les autorités nigériennes réunis à l'Assemblée, il faut cerner plus précisément la manière dont ils interagissent au sein de l'événement et analyser les agencements auxquels ce rassemblement donne effectivement lieu afin d'en saisir l'efficacité.

Dans les interstices de l'Assemblée : le tourisme culturel comme champ d'interférences

Jour après jour, les organisateurs de l'Assemblée ont programmé plusieurs temps correspondant aux buts revendiqués, faire découvrir la culture des WoDaaBe, se rassembler et échanger autour de leurs difficultés, alerter sur leurs besoins et obtenir des aides, des objectifs qui s'enchevêtrent tout au long du rassemblement.

L'émergence d'une instance militante

L'Assemblée générale commence par les discours des LaamiBe (chefs de groupements), de l'organisateur et des présidents d'associations : chacun souhaite la bienvenue aux participants, remercie et exprime l'importance du moment pour les WoDaaBe, le tout en fulfulde. Les présidents d'associations ont joint pour cet acte d'inauguration les chefs traditionnels qui apportent une aide matérielle notable et soutiennent l'Assemblée par leur présence et leur participation. Ils assurent de ce fait celles de leur groupe et officialisent l'événement. Si le système associatif a donné pouvoir et prestige à des jeunes hommes, les chefs restent pour les organisateurs un relais incontournable en tant que caution sociale et politique, et que vecteur de rassemblement.

Un premier niveau d'imbrication se fait donc entre acteurs woDaaBe qui doivent combiner une partie de leurs prérogatives afin d'atteindre leurs buts. Toute une partie de l'Assemblée sera constituée de discours, de réunions et de débats où ils vont exposer leurs difficultés, envisager ensemble des solutions et définir des revendications communes. Si les uns et les autres n'insistent pas sur les mêmes points, tous évoquent les mêmes problèmes : une crise de l'élevage nomade causée par la dégradation de l'environnement, les contraintes d'accès à l'eau et une réduction des territoires pastoraux. Les WoDaaBe mettent également en avant des conditions de vie précaires et une situation sanitaire et sociale fragile liée au manque de centres de santé et d'écoles accessibles. Non scolarisés, ils expliquent enfin ne pas pouvoir accéder aux voies de participation au gouvernement, ne pas avoir de représentants pour défendre leurs droits et ne pas connaître les textes de lois.

Les WoDaaBe proposent au fil des réunions différentes pistes pour lesquelles ils souhaitent solliciter les associations, les ONG et l'État nigérien : une semi-sédentarisation dans des « centres woDaaBe » avec des écoles, puits, dispensaires, greniers pour « obtenir des terres que le nomadisme fait perdre » ; une valorisation de l'élevage mobile comme argument touristique et écologique majeur ; le développement de la scolarisation et de la formation citoyenne, etc. Le caractère revendicatif des WoDaaBe est flagrant dans un « forum social et culturel » (dossier de présentation envoyé par Djingo) où ils élaborent leurs arguments et unifient leurs demandes.

Dès lors, un événement qui pouvait être qualifié de touristique participe à la dynamique interne de la société. L'Assemblée permet aux WoDaaBe de se réunir à grande échelle et de solliciter le groupe à un niveau plus général que les autres fêtes : des milliers de personnes, des chefs et des lignages venus du pays entier s'y retrouvent. Tous soulignent l'importance de « l'unité ainsi créée qui doit être entretenue pour faire de la communauté des éleveurs une communauté forte et soudée » (discours laamiBe). L'enjeu est social mais surtout politique : l'Assemblée conduit les WoDaaBe à se constituer en communauté, à construire des stratégies collectives et à porter officiellement leurs revendications.

Certes, cela n'empêche pas des intérêts concurrentiels de réapparaître. L'attribution de la direction de l'Assemblée révèle des concurrences associatives et lignagères, car elle participe à la renommée du groupe responsable. Ce rassemblement constitue un outil politique avec ses stratégies de légitimation et ses jeux de rivalité⁶ et donne lieu à des luttes de prestige courantes chez les WoDaaBe. D'autant que s'y superposent des ambitions personnelles. L'Assemblée mêle des phénomènes de concurrence et des processus de coopération en répondant simultanément à des enjeux différents.

Dans ce premier pan de l'Assemblée, les WoDaaBe forment le centre de l'événement. Nombre de moments sont réalisés pour eux et ne sont guère orientés vers les touristes qui en constituent le rouage mais pas le destinataire. Les discours ne furent d'ailleurs nullement traduits, d'où le désappointement de certains voyageurs qui, déroutés, venaient questionner les Occidentaux repérés comme « connaisseurs ». Ces dissensions, si elles pouvaient les conduire à emprunter des voies parallèles, ont donné lieu à un nouvel enchâssement, entre Occidentaux, avec les WoDaaBe en arrière-fond.

Pour autant, les touristes ne furent pas totalement écartés. Ils ont pu assister aux discours et discussions, expérience qui participait à l'impression d'authenticité qu'ils ressentaient entre des hommes enturbannés, bercés par les sonorités d'une langue étrangère. Le déroulement de l'Assemblée réintègre les touristes par des moments qui justement ne leur sont pas destinés. Ces débats donnaient également l'opportunité aux membres des associations d'entrer en contact avec des personnes qui pouvaient être intéressées par leur situation. Ils engageaient la conversation, les invitaient à prendre un thé et, par captation, leur présentaient leurs projets. L'Assemblée donne ainsi lieu à un ensemble d'interactions parfois inattendues entre Occidentaux et WoDaaBe qu'il s'agit de décliner au fur et à mesure des manifestations.

6. Les groupes dominants à l'Assemblée ne sont pas les lignages aînés comme c'est généralement le cas, mais ceux majoritaires dans le champ associatif et commercial.

Dans l'objectif du touriste

En plus des réunions, des danses sont quotidiennement réalisées auxquelles les touristes sont nombreux à se rendre. Ils contemplent les parures et les chorégraphies des danseurs, prennent films et photographies comme ceux qu'ils ont appréciés dans les livres et les documentaires. Le voyage est total puisqu'il rejoint les images qu'ils ont déjà vues et qu'ils rapporteront.

La réalisation de danses et la prise de vue sont dès lors inséparables de ces interactions touristiques ainsi que journalistiques. Les WoDaaBe doivent répondre aux attentes de personnes venues à l'Assemblée pour admirer leurs danses et qui se sont dans ce but acquittées de leur « cotisation »⁷. Il leur faut également créer de l'événementiel pour des Occidentaux qui souhaitent découvrir leur culture. Les danses sont en ce sens efficaces et significatives même si d'autres expressions les complètent. L'organisateur a fait dresser des « sagas », étals sur lesquels les femmes disposent Calebasses et objets décoratifs. Ces vaisseliers, propriété de chaque femme, sont embellis lors des fêtes woDaaBe. Néanmoins, ils ne sont plus rattachés pendant l'Assemblée à une habitation mais disposés les uns à côté des autres comme dans une exposition. Les touristes pourront déambuler le long de ces objets qu'ils photographieront après les visages des WoDaaBe qu'ils ont croisés et les courses de chameaux qui ont animé le rassemblement.

Néanmoins, les danses ne peuvent être uniquement lues comme des spectacles touristiques. Tout d'abord, elles sont présentes dans tous les rassemblements woDaaBe. L'Assemblée devient une occasion supplémentaire de se réunir et de fêter. De plus, le public n'est pas seulement composé de touristes. Les danses sont le centre d'attraction des jeunes woDaaBe. Ils sont avides de voir les danseurs et se pressent autour de la piste. De même, les hommes dansent avec exaltation à la fois pour séduire les femmes et attirer les objectifs des touristes. Enfin, les modalités ne sont nullement transformées : les parures, chants et chorégraphies sont identiques aux danses observées ailleurs. Les danses de l'Assemblée ne constituent pas des mises en scène conçues à la seule intention des touristes, qui ne seraient destinées qu'à eux et laisseraient les acteurs locaux indifférents. Bien au contraire, elles suivent la composition des danses woDaaBe et sont également investies par eux.

Ces points rompent avec l'inauthenticité attribuée aux danses touristiques comme des anthropologues l'ont déjà développé (Cohen 1988 ; Daniel Payne 1996). Outre que leurs paramètres ne correspondent pas toujours à la séparation établie entre touristes et autochtones, ces danses peuvent revêtir des fonctions identitaires importantes. Mettre en scène sa culture

7. La cotisation varie selon le statut, professionnel ou touristique, et selon le média, photographie ou/et vidéo. Un touriste non accompagné devait globalement s'acquitter de la somme de 20 000 FCFA contre laquelle un ticket de règlement lui était remis.

conduit à définir et affirmer ce qu'est son identité, et son reflet dans l'objectif du touriste la renforce. Une exposition n'est plus une folklorisation mais une exacerbation identitaire que l'on présentera aux regards étrangers. Comme le résumait J. M. Furt et F. Michel (2006 : 7) : « L'identité contribue au développement touristique autant que le tourisme contribue, pour sa part, à la refondation des identités. »

Les danses woDaaBe permettent de poursuivre cette déconstruction de l'inauthenticité en questionnant jusqu'à la dichotomie « danse touristique » et « cérémonielle ». En premier lieu, les négociations recouvrent des situations variées, entre des danses réalisées sur scène, celles effectuées à la demande en brousse et une présence touristique lors des cérémonies et rassemblements (Lassibille 2006). Certaines danses peuvent donc être à la fois commerciales et cérémonielles, touristiques et autochtones. Au-delà des interférences entre plusieurs contextes qui supposent une distinction sous-jacente, danses « commerciales » et « cérémonielles » ne forment pas pour les WoDaaBe des catégories hermétiques⁸. Les catégories des ethnologues se révèlent en comparaison sclérosantes et idéologiques dans les choix opérés et ne donnent pas toute sa dimension à l'imbrication des contextes. La danse est chez les WoDaaBe multi-contextuelle et peut prendre place dans un cadre marchand sans enfreindre d'interdits. Elle ne revêt pas les tensions chorégraphiques de danses rituelles effectuées dans une situation touristique (Picard 1992). Ainsi, tandis que certaines sociétés s'attachent à différencier danses « religieuses » et « touristiques », les WoDaaBe affirment leurs similitudes.

L'anthropologue doit en conséquence se saisir de la spécificité des pratiques dansées sans laquelle il ne peut cerner toutes les incidences qu'une mise en tourisme implique. Il s'agit de différencier les contextes, les pratiques et les acteurs à commencer par les WoDaaBe qui n'ont pas les mêmes centres d'intérêts : les plus jeunes vont aux danses, les autres aux réunions. « L'important pour nous, ce ne sont pas les danses mais régler les problèmes woDaaBe » (Sanda)⁹. La série de divisions et d'emboîtements de l'Assemblée ne se répartit pas selon la division touristes/WoDaaBe mais à l'intérieur de chacune.

Étrangers, indigènes ou autochtones ?

Les centres d'intérêts des Occidentaux divergent de la même façon selon qu'ils soient des touristes de passage qui viennent assister aux danses et prendre des photographies, ou des interlocuteurs qui connaissent les WoDaaBe depuis des années et prennent part à des projets les concernant.

8. Ils usent par exemple du même mot, *tiggol*, pour une danse, dont la chorégraphie, le chant et la parure correspondent à ceux de la *geerewol* (danse cérémonielle des WoDaaBe), lorsqu'elle est entreprise dans un cadre commercial mais aussi en brousse dans un contexte initiatique (LASSIBILLE 2004 : 461).

9. Président de l'ONG Aourinde.

Ces derniers critiquent alors des danses qu'ils jugent justement trop « touristiques » et les mises en scène qui sont présentées. Ils leur préfèrent les danses de nuit qu'ils estiment plus « informelles » et les festivités non prévues dans le programme. Ces appréciations sous-tendent la différenciation qu'ils établissent entre les touristes et eux, et l'image que les danses touristiques leur renvoient. Le positionnement des uns s'établit en opposition avec les autres. Il s'agit de se distinguer du « mauvais touriste » qui déambule « comme au milieu d'un parc d'attractions, considérant chaque Peul non comme un être humain mais comme un cliché potentiel » (Thomas). Le touriste devient leur « étranger », leur « idiot du voyage » (Urbain 2001). C'est avec ces discours intransigeants qu'ils cherchent à se différencier selon un arrière-plan tout aussi idéologisé que celui des touristes. Les WoDaaBe doivent alors répondre simultanément à des attentes qui se construisent en termes antinomiques tandis que touristes de passage et Occidentaux impliqués sont tous, pour des raisons différentes, aussi importants à leurs yeux.

Or, même les Occidentaux investis arrivent avec divers projets à l'Assemblée : Bernard et le groupe de Belges souhaitaient faire avancer leur projet de forage à Azanghafa ; Marie avait prévu d'apporter des soins ; Sandrine devait activer le projet Lissal, etc. « chacun y va avec ses initiatives privées, il n'y a pas des grosses organisations. Des petites initiatives privées qui se font par des liens d'amitié » (Marie). Ces acteurs, tout en répondant aux demandes des WoDaaBe, ont poursuivi leurs objectifs. Alors qu'un pan de l'Assemblée se centre sur les WoDaaBe, un autre se porte sur des Occidentaux qui y font leur propre place.

Néanmoins, ces initiatives, dont les acteurs ne se connaissaient souvent pas avant le rassemblement, se sont parfois coordonnées. Ainsi le « château belge », comme il fut surnommé, se constitua sur place. Le groupe de Bernard arrivé avec Ortoudo et Marie avec Ali, « on s'est retrouvé forcément. Ali et Ortoudo, c'est le même groupe [lignage Gojanko'en] [...] ce n'était pas organisé ensemble. On s'est retrouvé ensemble » (Marie). Ce regroupement ne s'est pas tant opéré en fonction de leur pays d'origine, la Belgique, que selon leur famille boDaaDo de rattachement. Le système familial des WoDaaBe, quoique particulièrement opérant, ne fut cependant pas exclusif et d'autres rapprochements se sont réalisés. En premier lieu, des compétences se sont agrégées dans des actions ponctuelles : Marie a rencontré un dentiste à l'Assemblée et ils ont collaboré pour faire les consultations. J'y ai été à mon tour associée comme aide à la traduction. Les voies d'arrivée à l'Assemblée ont été différentes, mais les ressorts selon lesquels les personnes s'y retrouvent font qu'elles s'y combinent.

Au-delà, l'Assemblée a permis à des acteurs éparpillés sur plusieurs pays et appartenant à différents réseaux woDaaBe de connaître leur existence mutuelle. Les WoDaaBe maintiennent une certaine opacité quant à la composition de leur réseau et n'en présentent jamais la totalité afin sans doute d'en conserver le contrôle. La réunion de l'Assemblée y a en partie

contrevenu. Les Occidentaux s'y sont rencontrés et côtoyés, et quelques-uns sont restés en contact. Il y a bien sûr ceux qui font partie de la « même famille » et ont des projets associatifs qui se recoupent. Il s'agit alors d'un renforcement du réseau. Mais d'autres sont passés d'un cercle à l'autre quand ils ont mené des actions communes ou lorsqu'ils ont été cooptés. La rencontre avec des Occidentaux de cercles différents les a amenés à entrer en relation avec d'autres WoDaaBe et associations. Le lien n'est plus en ce cas créé par les WoDaaBe mais par les Occidentaux qui tissent, durant l'Assemblée, leurs propres réseaux à l'intérieur de ceux des WoDaaBe. Et cette recherche anthropologique doit elle-même être insérée dans cette dynamique. J'arrivais aussi avec mon projet à l'Assemblée ; j'y ai rencontré des personnes que j'ai recontactées et qui ont activé leur réseau. Outre que l'anthropologue constitue une interface entre les acteurs, les effets de son enquête prennent part au processus.

Si la programmation de l'Assemblée répond aux buts revendiqués par les WoDaaBe, son déroulement ne tient pas uniquement à eux ; non seulement il découle de ce qu'ils projettent sur les autres acteurs, mais leurs interlocuteurs y ont aussi leur part en menant leurs propres actions. Projets et ONG viennent y mener des campagnes de sensibilisation, etc. Ceci conduit à considérer le déroulement de l'événement en termes de configuration où les protagonistes sont à différencier au-delà des catégories « touriste » et « autochtone ». En effet, outre que d'autres acteurs sont à insérer dans l'analyse (guides, ONG, etc.), leur redistribution n'est pas toujours définie selon leur appartenance mais par des centres d'intérêt et des attentes qui diffèrent, s'enchevêtrent et interfèrent. L'analyse se déplace alors vers des interactions qui forment l'essentiel du rassemblement. En émerge le profond enchevêtrement entre les divers acteurs. Ils sont pris dans un ensemble d'interrelations, de représentations et d'utilisation réciproque à étudier dans toutes ses ramifications et sa part d'incompréhensions, de paradoxes et de tensions : rivalités entre associations woDaaBe, divergences entre touristes et Occidentaux impliqués, désaccords entre projets, tensions avec les guides souvent touaregs, malentendus du tourisme culturel et solidaire (Chabloz 2007). L'Assemblée produit des dissensions qui aboutissent à de nouveaux emboîtements, des maillages, démaillages et remaillages¹⁰. C'est pourquoi la portée d'un moment ne se joue pas forcément par rapport à l'objectif de sa programmation : les événements non destinés aux touristes les y intègrent tandis que les spectacles dits « touristiques » les dépassent et revêtent des résonances identitaires pour les WoDaaBe. C'est tout le paradoxe du tourisme culturel et son caractère auto-destructeur : il perd toute légitimité dès lors qu'il existe.

10. Pour illustration, la fonction de guide étant particulièrement stratégique à plusieurs niveaux, des WoDaaBe souhaitent monter leurs agences et contrôler ce chaînon considérable pour le succès touristique, donc politique, de l'Assemblée. Quelques ex-touristes et des associations les y aident dans une sorte d'auto-engendrement.

S'engage ainsi un jeu de miroirs complexe entre étrangers, indigènes et autochtones : les touristes sont « les étrangers » d'autres Occidentaux selon une mise en abîme où le touriste reste l'autre ; les WoDaaBe sont les indigènes des autorités autochtones qu'un visiteur résume en ces termes : « Tout ça c'est très bien, mais c'est quand même des organisations ethniques. » L'Assemblée est considérée comme un exemple de « tourisme indigène » alors qu'il se fonde intrinsèquement dans ses interactions avec les Occidentaux. Mais le « tourisme indigène » commence peut-être à partir de là, quand il se reflète dans le regard de l'autre, au moment même où une pratique touristique devient un outil politique.

Entre espace touristique et politique : la danse comme pivot

Il s'agit dans un dernier temps d'introduire les autres acteurs qui forment la configuration effective de l'Assemblée, les officiels nigériens. Les autorités nationales, régionales et locales, ministres, gouverneurs, préfets, maires, se déplacent à l'Assemblée. Elles ne peuvent faire fi d'un tel rassemblement et de la venue de touristes qu'elle suscite. La simple présence des « Blancs » confère du prestige à l'événement selon un imaginaire colonial parfaitement intégré par les acteurs africains. Celui-ci mêle la connivence de « frères », particulièrement présente chez les élites, et la hiérarchie implicite des « souverains » et des « sujets » (Dozon 2003) qui donne sa valeur au moment et se décline entre touristes, autorités nigériennes et WoDaaBe.

Les officiels sont ainsi reçus avec déférence par les WoDaaBe et leur arrivée donne lieu à des manifestations programmées et particulièrement organisées. Des danses sont mises en scène, photographiées par les touristes, sous le regard des officiels et des WoDaaBe réunis. Elles forment le nœud de ce dispositif tout en réseau et en imbrications.

Danser ici et danser là-bas : du local à l'international,
de l'international au local

Les danses sont au cœur du réseau développé. C'est pour elles que nombre de touristes et de journalistes viennent jusqu'aux WoDaaBe. Elles sont un attrait touristique majeur, notamment dans un cadre de « tourisme culturel ». C'est aussi par les danses que les WoDaaBe sont pour partie venus dans les pays du Nord. Ils se produisent régulièrement dans des spectacles et des festivals où ils rencontrent un succès certain. D'une manifestation locale, les danses se transforment en pratique internationale dans un changement d'échelle qui découle de flux de population et de médias interconnectés

selon le dispositif conceptuel d'Arjun Appadurai (2005)¹¹. Les danses ont amené à « la mondialisation des WoDaaBe » dans laquelle ces derniers sont des plus actifs.

Mais ces danses internationalisées redeviennent un enjeu local, par ce détour même, comme l'Assemblée des WoDaaBe en témoigne. Elles concentrent trois phénomènes. En premier lieu, leur internationalisation et leur mise en tourisme forme un enjeu économique qui peut s'avérer croissant au Niger et avoir des répercussions locales importantes comme l'illustre la situation des Touaregs (Grégoire 2006). Implantés dans les circuits touristiques, commerciaux et associatifs de longue date, certains ont acquis un pouvoir économique non négligeable et sont en train de développer des « *ranchings* » (« propriétés privées et clôturées ») qui peuvent transformer le monde pastoral.

De plus, les danses sont un lieu d'affirmation identitaire essentiel pour les WoDaaBe. Les danseurs offrent la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes, une identité qui se centre chez eux sur la beauté physique (Lassibille 2004) et attire particulièrement le regard. Les danses sont le garant de la présence de l'autre tout en posant fondamentalement la limite entre soi et autrui. Elles suscitent un regard nécessaire pour définir et affirmer l'identité du groupe, et le regard touristique en fait partie. Conçues à l'intersection entre des regards, celui des autres et celui du groupe sur lui-même, mises en scène éphémères qui doivent être sans cesse renouvelées pour exister, les danses « touristiques » s'avèrent être au cœur des enjeux identitaires se posant actuellement aux WoDaaBe. « [...] si les regards extérieurs occasionnent des mises en scène de la tradition, dans les coulisses se jouent des négociations qui font sens pour les acteurs et peuvent générer des resocialisations et des reformulations identitaires qui sont bien contemporaines » (Doquet 2002 : 125).

Enfin, alors que les WoDaaBe sont plutôt marginalisés et dépréciés par les populations nigériennes¹², leurs danses, valorisées dans et par les regards occidentaux, sont devenues une vitrine culturelle du pays. Les WoDaaBe dansent au Niger pour les manifestations qui y sont organisées (Festival international de la mode africaine, Jeux de la francophonie...) et dans les réceptions données par le gouvernement nigérien lors des visites de chefs d'État. Ils représentent le pays dans les festivals étrangers et acquièrent une renommée qui n'est pas sans effet au Niger. Ils ont pris conscience que leurs danses, pour lesquelles ils sont complimentés et recherchés, peuvent constituer un moyen de pression et leur donner un pouvoir de revendication au Niger. Elles deviennent stratégiques vis-à-vis des autorités.

11. Tandis que des voyageurs ont démarché des festivals au nom de WoDaaBe, des spectateurs sont venus au Niger pour les voir.

12. Ils sont critiqués pour leur conversion tardive et dit-on relative à l'islam, et leurs pratiques (vols de femmes, nomadisme...). Ils sont peu intégrés aux structures économiques, politiques et sociales (BONFIGLIOLI 1988).

Ceci tend à expliquer la place centrale des danses à l'Assemblée et leur mise en scène pour l'accueil des autorités nigériennes. Attrait touristique, lieu d'affirmation identitaire et vitrine politique, elles ont l'intérêt de rassembler en un même lieu les différents acteurs impliqués et de constituer un spectacle révélateur des interactions en cours.

« Des danses touristiques » comme scènes politiques

En face de la tente touarègue où les officiels seront installés, des jeunes femmes et des danseurs s'alignent, parés pour certains en tenue de danse *yaake*, pour d'autres de *geerewol*¹³. On entend des chants de rumi diffusés par des haut-parleurs ainsi que les instructions des organisateurs woDaaBe qui parlent dans un mégaphone. Le public est nombreux. De part et d'autre de la ligne de danseurs, les WoDaaBe, jeunes hommes et jeunes femmes, s'amassent. Sous un arbre ou sous la tente, les touristes prennent des photographies. Tout le monde attend l'arrivée des autorités annoncées.

DANSES woDAABe ORGANISÉES POUR LA RÉCEPTION DES OFFICIELS NIGÉRIENS. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES PEULS woDAABe DU NIGER À AZANGHAGA, RÉGION DE TCHINTABARADEN.

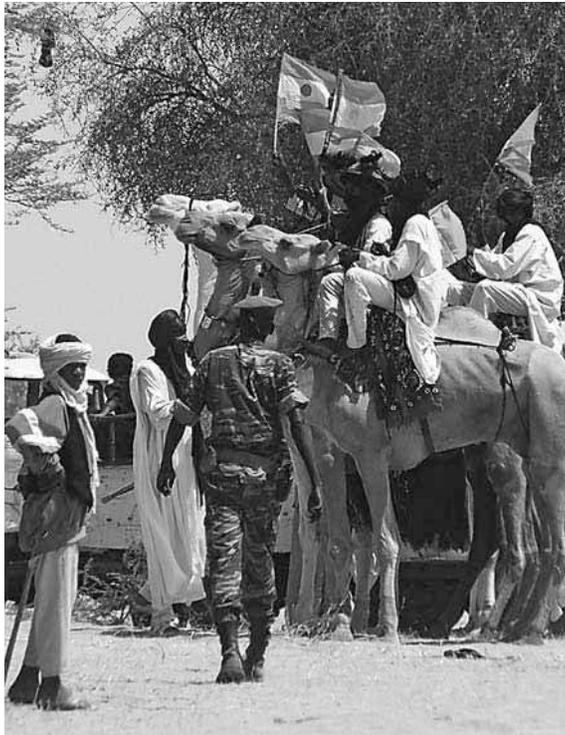


Cliché de l'auteure (2006).

13. Dans la *yaake*, les danseurs sont maquillés de jaune, portent une tunique brodée et des chapeaux peuls ; dans la *geerewol*, ils sont maquillés de rouge, ont le torse nu, portent une plume d'autruche et des pagnes.

Le départ est donné, les haut-parleurs sont coupés et les danseurs commencent à entonner les chants de *yaake/geerewol*. La voiture arrive et le ministre sort tandis que des militaires assurent la sécurité. Il fait le tour de la scène, salue la foule, regarde les danseurs et échange quelques mots avec les touristes. Il s'installe enfin avec les chefs traditionnels et les présidents d'associations alors que les danseurs continuent leurs démonstrations. De jeunes WoDaaBe arrivent sur leurs chameaux, brandissant des drapeaux du Niger, et s'alignent face à la tente selon les directives des organisateurs. Puis, les autorités et les représentants woDaaBe discutent sous les caméras et les micros des médias nigériens.

ALIGNEMENT DE JEUNES WODAABE À DROMADAIRES.
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES PEULS WODAABE DU NIGER À AZANGHAFÀ,
RÉGION DE TCHINTABARADEN



Cliché de l'auteure (2006).

La mise en scène est flagrante : si l'alignement est une figure centrale des chorégraphies woDaaBe, non seulement hommes et femmes ne dansent habituellement pas ensemble, mais *yaake* et *geerewol* sont effectuées séparément. De plus, la *geerewol*, devenue emblématique des WoDaaBe, n'est réalisée normalement que dans un contexte cérémoniel précis, la *Ngaanyka*.

Les organisateurs cherchent par ce biais à exposer « la culture des WoDaaBe » pour laquelle ils sont appréciés tout en affirmant leur appartenance à la nation nigérienne symbolisée par les drapeaux qui flottent dans l'air. Ils scénarisent des éléments qui leur semblent constituer des arguments aux yeux des autorités du pays tout en les flattant.

Cette mise en scène peut tout d'abord être analysée comme une « chorégraphie politique », ceci en prolongeant les travaux d'Anthony Shay (2002 : 2). Cet anthropologue a montré à propos des troupes de danses folkloriques que ces spectacles, dont le répertoire, la scénographie, la musique et la chorégraphie furent triés et modifiés, sont des vitrines politiques qui servent les images des États-Nations qu'elles représentent. L'acte de représenter implique une forme de pouvoir, celui de définir, de décrire et d'agir au nom de quelqu'un d'autre. Le même phénomène se retrouve dans l'Assemblée non plus au niveau des États-Nations mais de celui des communautés face à eux. Ces mises en scène, qui associent des processus d'essentialisation, de particularisation et de stéréotypification, constituent pour les WoDaaBe une tribune qui leur permet de jouer à la fois sur l'ethnicité et sur le nationalisme, entre la *geerewol* et les drapeaux nigériens.

Or, le pouvoir de ces performances ne tient pas uniquement à leur contenu spécifique et à leur capacité de représenter des identités essentialisées mais aussi à la présence des acteurs qu'elles impliquent. La mise en scène ne fonctionne que si les trois regards sont réunis, touristes, autorités et WoDaaBe. Le dispositif nécessite leur co-présence et c'est là toute la dimension politique de ces interactions. Au-delà d'un miroir, c'est un phénomène de diffraction qui se met en place entre des autorités qui regardent les WoDaaBe par le canal touristique, et des WoDaaBe qui regardent leurs danses à travers le prisme des regards posés sur elles. L'autre fait partie de la représentation par le regard qu'il porte mais aussi par les images qu'il engendre et qui sont tout autant influentes et opérantes. On passe par cette triade d'une chorégraphie à une dramaturgie politique. D'autant que si touristes et autorités ne sont pas là, les WoDaaBe n'agiteront pas les drapeaux nigériens. Ce sont les interprétants qui créent les signes.

Les danses engagées dans un cadre touristique se transforment alors en scène politique à différents niveaux. La mise en scène à laquelle elles donnent lieu en constitue un premier angle d'attaque. De plus, les chefs woDaaBe et les présidents d'associations ont concrètement l'occasion d'exposer leurs revendications préalablement définies auprès des autorités que les danses ont indirectement drainées. Enfin, ces danses touristiques sont politiques dès lors qu'elles revêtent une dimension internationale et une portée locale qui s'enchevêtrent. « Le touriste semble convoqué là pour reconnaître, certifier l'acte » (Lanfant dans Picard 1992 : 10), acte identitaire et acte politique tout à la fois.

Le tourisme culturel comme ressort local

Le tourisme culturel peut à ce moment là être considéré dans ses incidences. Il forme un levier économique pour les WoDaaBe mais non par la voie attendue. En effet, l'Assemblée n'engrange pas de réels bénéfices et couvrent pour l'essentiel les importantes dépenses liées à un tel rassemblement : location de matériels, achat de nourriture et de carburant pour les invités et les organisateurs, salaires des cuisiniers, techniciens, secrétaire/rapporteurs, vigiles, etc. Les danseurs ne sont nullement payés et seuls les membres du comité d'organisation reçoivent une indemnisation (2 000 FCFA par jour pendant quinze jours). Les cotisations versées par les touristes et les apports bénévoles équivalent seulement aux contributions des associations, des chefs traditionnels et des groupes eux-mêmes auxquelles s'ajoutent la participation de l'État nigérien, collectivités et partenaires au développement.

En définitive, l'Assemblée est davantage un moment stratégique pour obtenir des aides à venir auprès du gouvernement nigérien, des ONG et des touristes. Les WoDaaBe y présentent leurs projets et y font leurs revendications, bénéficient d'une écoute si ce n'est d'accords, et obtiennent des aides. En intégrant les touristes dans leurs stratégies commerciales et migratoires, ils commencent à mettre en place des programmes de scolarisation et de santé desquels ils étaient largement absents. Des « centres woDaaBe », principalement initiés par les responsables d'associations, se multiplient avec école, greniers et puits (une quarantaine pour l'instant sur le territoire). « Nous les WoDaaBe, nous avons des problèmes au pays. Et on cherche des contacts mais on n'en trouve pas au Niger. On pose des dossiers, mais cela ne marche pas [...]. C'est ce qui nous donne le courage de venir ici, pour avoir des contacts, pour avoir les gens qui nous aide à écrire, lire [...]. Pour nous aider pour les puits » (Doutchi). Dès lors, le sens de circulation habituellement attribué est inversé : ce ne sont pas des Occidentaux qui partent à la recherche des WoDaaBe mais des WoDaaBe qui partent à la recherche d'Occidentaux de part et d'autre des continents.

Les effets locaux du tourisme culturel prennent une dimension économique et sociale mais aussi politique et identitaire sans que ces plans soient dissociables. Les WoDaaBe affirment progressivement, par le biais des danses et du tourisme, leur position politique et leur identité au Niger. De cette expérience touristique, naît le sentiment que leurs danses peuvent constituer un atout dans un contexte local. Elles deviennent un élément de valorisation et une « forme de pouvoir » non seulement pour ce qu'elles mettent en scène, mais aussi pour les enjeux touristiques qu'elles représentent. Avec la présence de touristes à l'Assemblée, les WoDaaBe font venir les autorités nigériennes auprès desquelles ils tentent de faire pression. L'accueil des officiels est une clé du rassemblement pour les organisateurs qui cherchent à être considérés comme des interlocuteurs à part entière par le gouvernement. « Les WoDaaBe tu sais, ils ne sont pas au gouvernement.

Il n'y a pas de WoDaaBe dans la justice, il n'y a pas de WoDaaBe dans l'administration, il n'y a pas de WoDaaBe dans les organismes qui ont de l'argent. Nous ne sommes pas dans les affaires du pays. Avec les associations, nous sommes connus [*Min anndaama*]. Est-ce que tu comprends ? » (Doutchi). Les associations, l'Assemblée et le collectif Djingo, « c'est pour l'unité, pour avoir une voix face aux autorités, pour avoir la force au pays [*semme Di leydi*] » (Doutchi). Et les danses de l'Assemblée en sont le point d'aboutissement.

L'Assemblée leur en donne l'occasion même si les résultats ne sont pas au niveau escompté par les WoDaaBe car les autorités ont leurs propres intérêts : elles ont des voix politiques à engranger et une opinion publique à séduire tout en poursuivant d'autres projets à concrétiser que ceux des pasteurs nomades. Elles ont tendance à se méfier de mouvements qu'elles désignent « d'ethniques » selon un discours tribaliste déjà analysé dans ses stratégies disqualifiantes (Amselle 1999 : 40). Elles furent ainsi l'objet de critiques de la part de certains WoDaaBe qui y voyaient « des boubous qui viennent et repartent ». De plus, leur arrivée tardive désorganisa l'Assemblée et conduisit les organisateurs à repenser sa configuration interactionnelle. C'est encore par voie indirecte que les effets politiques du tourisme culturel tendent à apparaître.

Les conseils et la sensibilisation de leurs interlocuteurs occidentaux se révèlent être le ressort le plus fort sur un plan local. Iez et Louis par exemple, qui se sont rencontrés à l'Assemblée et n'appartiennent pas au même réseau, ont proposé au collectif Djingo d'engager deux axes : inciter les WoDaaBe à participer à la vie politique nigérienne, assister aux conseils municipaux, communaux et aux commissions foncières, voter et se présenter aux élections selon une stratégie locale évidente ; s'appuyer également sur les chartes signées par le Niger (déclaration des Nations-Unies sur les droits des peuples autochtones) et sur les organisations internationales qui promeuvent la reconnaissance des peuples autochtones, ou encore prendre part à des projets de convention comme le Pastoralist Policy Framework pour défendre leurs droits par l'angle opposé. Ces propositions, votées par Djingo, croisent des dynamiques locales et internationales dont les champs d'actions interfèrent. Ainsi, Iez a obtenu une aide financière d'un centre néerlandais pour les droits des peuples autochtones au profit de Djingo afin de consolider le collectif et pour qu'il travaille à la participation des WoDaaBe dans les prises de décision locales, nationales et internationales.

Dans ce contexte, les danses engendrent finalement un tissu de relations qui engagent les acteurs dans des positionnements politiques et revendicatifs plus affirmés. Elles conduisent à une recomposition locale dont les effets restent à considérer sur le long terme. La situation des WoDaaBe n'est plus à appréhender dans une globalité décontextualisée mais dans une multiplicité de situations transnationales particulières, du local au local, ce qui

donne à repenser les différenciations habituelles entre global et local, intérieur et extérieur, étranger et autochtone.

*

Une anthropologie du tourisme à l'interface du chorégraphique et du politique

Si le tourisme culturel est fréquemment envisagé du point de vue imaginaire et idéologique, y insérer les pratiques concrètes auxquelles il donne lieu et dans lesquelles les acteurs, leurs représentations et leurs actes interagissent, s'avère utile. Défini comme un « tourisme de rencontre et d'échange », il se transforme en champ d'interférences où l'observation des relations effectivement nouées est particulièrement fructueuse. Par cette nouvelle ethnographie, le tourisme apparaît comme une mise en réseau dont la dimension cachée conduit à inverser bien des perspectives.

Cette démarche permet tout d'abord de déconstruire le modèle qui distingue le touriste, l'indigène et la relation entre les deux pour mettre en avant leur constant emboîtement, ceci dès le départ de la situation touristique. Le projet de l'Assemblée est déjà l'histoire d'interrelations où WoDaaBe et Européens sont inextricablement liés. Cet angle est renforcé par l'insertion inévitable des autorités dans l'équation, sans oublier les Touaregs et des intermédiaires comme l'anthropologue, les agences et guides touristiques, les médias. L'analyse de ces interactions participe d'une perspective dynamique qui restitue la complexité des situations et des actions dans le réseau où ils prennent place, au sein du maillage entre WoDaaBe et Occidentaux.

De plus, dans ce cas de figure, l'indigène n'est plus seulement un « réacteur » face au touriste (Michaud 2001 : 19) ; il devient un initiateur, ce qui permet de revisiter le sens de circulation habituellement attribué entre touriste et indigène, la grille de l'échange inégal et les effets retour sur les sociétés. Car si « les Dogons » ou « les Massais » deviennent une destination touristique en soi, les WoDaaBe restent inconnus du grand public. Ils sont ainsi très actifs dans leur « mise en tourisme ». Non seulement ils viennent en Occident et invitent les touristes, mais ils sont auteurs de leurs espaces dansés tout à la fois chorégraphiques et politiques. En plus de désamorcer le débat sur l'authenticité du spectacle, considérer les danses touristiques comme scène politique permet de désenclaver la question du tourisme de la dichotomie entre une solution ultime de développement et une forme néo-coloniale d'acculturation, pour envisager l'interaction touristique comme un espace de confrontation, de reformulation et de recomposition économique, sociale, politique et identitaire. Différents objectifs se greffent à l'enjeu touristique de l'Assemblée, plus exactement s'y encastrant. Et la danse forme

le nœud du dispositif : au cœur de la dynamique de réseau, elle est au centre des interrelations entre les acteurs et à l'articulation entre espace touristique et politique (Glowczewski & Henry 2007).

En conséquence, le « tourisme culturel », qui recouvre une grande diversité des situations à prendre en compte dans l'analyse, peut être considéré comme un pivot. Il est tout d'abord un des phénomènes de globalisation qui prend part aux *ethnoscapes* définis par A. Appadurai (2005 : 71). Il en est le produit tout autant qu'il l'alimente : les touristes et les voyageurs ont permis le déplacement des WoDaaBe ; ils les ont connectés avec des ressources matérielles et idéologiques internationales ; ils ont une capacité importante de diffusion des informations et de mise en réseau avec le rôle central d'Internet. Le tourisme culturel a été un outil de mondialisation pour les WoDaaBe.

En même temps, les touristes ont à ce titre une place considérable dans les dynamiques et les recompositions sociales, politiques et identitaires locales. Loin de se réduire à de simples spectateurs, les « touristes », pris dans leur diversité, sont de véritables acteurs au sein des sociétés qu'ils visitent et sont centraux dans la stratégie des WoDaaBe de par plusieurs facteurs : l'importance économique et politique qu'ils représentent ; la mise en place de réseaux et le fort pouvoir d'attraction qu'ils procurent aux danses ; les orientations qu'ils proposent. Dans les coulisses de la scène touristique, se jouent des remaniements et des dynamiques interactives qui conduisent à des réaffirmations voire des durcissements identitaires ainsi que des luttes économiques et politiques souvent décisives.

Le tourisme culturel forme à ce stade un ressort pour les acteurs africains et occidentaux afin de localiser des processus globaux et de globaliser des enjeux locaux. Il met en jeu des itinéraires transnationaux entrecroisés dont la complexité des configurations est à mettre en perspective par l'anthropologue qui compose lui-même un paramètre de l'ensemble. Tourisme et anthropologie ont des parcours liés dont les fils n'ont pas fini d'être tissés.

Centre de recherche sur l'analyse et l'interprétation des textes en musique et dans les arts du spectacle (RITM), Université de Nice.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLCOCK, J. B., BRUNER, E. M. & LANFANT, M.-F. (eds.)
1995 *International Tourism. Identity and Change*, London-Thousand Oaks (etc.), Sage publications.
- AMIROU, R.
2000 *Imaginaire du tourisme culturel*, Paris, PUF.
- AMSELLE, J.-L.
2001 *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion.
- AMSELLE, J.-L. & M'BOKOLO, E.
1999 [1985] *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte.
- APPADURAI, A.
2005 [1996] *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.
- BONFIGLIOLI, A.
1988 *Dudal. Histoire de famille et histoire du troupeau chez un groupe de WoDaaBe du Niger*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- CAUVIN VERNER, C.
2007 *Au désert : une anthropologie du tourisme dans le Sud marocain*, Paris, L'Harmattan.
- CHABLOZ, N.
2007 « Le malentendu. Les rencontres paradoxales du "tourisme solidaire" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170 : 32-47.
- COHEN, E.
1988 « Authenticity and Commodization in Tourism », *Annals of Tourism Research*, 15 : 371-386.
- DANIEL PAYNE, Y.
1996 « Tourism Dance Performances : Authenticity and Creativity », *Annals of Tourism Research*, 23 (4) : 780-790.
- DEGENNE, A. & FORSÉ, M.
1994 *Les réseaux sociaux. Une approche structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin.
- DOQUET, A.
1999 *Les masques dogon. Ethnologie savante et ethnologie autochtone*, Paris, Karthala.
2002 « Dans les coulisses de l'authenticité africaine », *Les Temps Modernes*, 620-621 : 115-127.
2005 « Les festivals de masques en Pays Dogon : des remaniements contemporains de la tradition », in R. BEDAUX & J. D. VAN DER WAALS (dir.), *Regards sur les Dogon du Mali*, Gand, Snoeck ; Leyde, Rijksmuseum voor Volkenkunde.

DOZON, J.-P.

2003 *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion.

FRANCE, S.

2006 *Kawritem koe moe, Rassemblons nos têtes*, documentaire, 52', produit et réalisé par Sandrine France.

FURT, J.-M. & MICHEL, F. (dir.)

2006 *Tourismes et identités*, Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan (« Tourismes et sociétés »).

GLOWCZEWSKI, B. & HENRY, R. (dir.)

2007 *Le défi indigène. Entre spectacle et politique*, Montreuil, Éditions Aux lieux d'être.

GRÉGOIRE, E.

2006 « Tourisme culturel, engagement politique et actions humanitaires dans la région d'Agadès (Niger) », *Autrepart*, 40 : 95-111.

LASSIBILLE, M.

2004 *Danses nomades. Mouvements et beauté chez les WoDaaBe du Niger*, Paris, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

2006 « Les danses woDaaBe entre spectacles touristiques et scènes internationales : les coulisses d'une migration chorégraphique », *Autrepart*, 40 : 113-129.

MERCKLÉ, P.

2004 *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte.

MICHAUD, J.

2001 « Anthropologie, tourisme et sociétés locales. Au fil des textes », *Anthropologie et Sociétés*, 25 (2) : 15-33.

NADEL, S. F.

1957 *The Theory of Social Structure*, London, Cohen & West.

PICARD, M.

1992 *Bali. Tourisme culturel et culture touristique*, Paris, L'Harmattan.

PICARD, M. & MICHAUD, J.

2001 « Présentation. Tourisme et sociétés locales », *Anthropologie et Sociétés*, 25 (2) : 5-13.

RAUCH, A. (dir.)

2002 « Touriste, autochtone : qui est l'étranger ? », *Ethnologie française*, 32 (3).

SHAY, A.

2002 *Choreographic Politics. State Folk Dance Companies, Representation and Power*, Middletown (Connecticut), Wesleyan University Press.

THIRY, I.

2006 « Nouvelle réunion Wodaabé déjà incontournable. Peuple nomade nigérien cherche sécurité d'existence dans contexte changeant », *Bulletin du Cercle du Libre examen*, 43 : 14-18.

UNESCO

2003 *Le Sahara, des cultures et des peuples. Vers une stratégie pour un développement durable du tourisme au Sahara dans une perspective de lutte contre la pauvreté*, Paris, Éditions Unesco.

URBAIN, J.-D.

2001 [1991] *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Payot & Rivages.

RÉSUMÉ

Le tourisme culturel trouve dans les danses un ressort non négligeable. Les touristes viennent en admirer en même temps que les autorités locales en font la promotion. Or, en 2004, les Peuls woDaaBe décidèrent de ne plus participer à la « Cure Salée », fête intégrée au circuit touristique par le gouvernement nigérien, alors que leurs danses en sont une attraction. Ils organisent à la place leur « Assemblée » pour attirer les touristes à eux et officialiser ainsi leurs revendications auprès des autorités politiques. Cet article développe une analyse micro-anthropologique de cette assemblée en se centrant sur les interactions entre touristes, WoDaaBe et autorités. Il s'agit de dégager les réseaux par lesquels les touristes arrivent à l'Assemblée, en pleine brousse nigérienne, et dans lesquels les WoDaaBe s'avèrent très actifs. Le but est aussi de saisir les imbrications entre les acteurs qui dépassent les catégories « touriste » et « autochtone », et de considérer la danse comme pivot, entre espace touristique et politique.

ABSTRACT

Dancing Stages. Between the Touristic and Political Spaces Among WoDaaBe Fulani of Niger. — Dancing represents a major asset for cultural tourism. Tourists want to admire such dances and the local authorities promote them. In 2004, however, the Fula WoDaaBe decided not to take part in the "Cure Salée" festival any more, although it was included in a tour by the Nigerien government, and when their dances are a visitor attraction. They organized their "Assembly" instead, to draw tourists up to them, thus officializing their demands to the political authorities. This article develops a micro-anthropological analysis of this assembly and focuses on the interactions between the tourists, the WoDaaBe and the authorities. It aims at highlighting the networks allowing tourists to come to the assembly through the bush (WoDaaBe are very active in such networks). It also aims at grasping the social nesting between actors, which goes beyond the two categories "tourist" and "native", and at considering dancing as a pivot between the touristic and political spaces.

Mots-clés/Keywords : Niger, Peuls woDaaBe, danses, réseau, scène politique, tourisme culturel/Niger, Fula WoDaaBe, danses, network, political stage, cultural tourism.